

Le divin Philippe Sollers

Par Alexandre Folman, la Revue des deux mondes, 19 mai 2023



Avec la disparition de Philippe Sollers survenue le 5 mai 2023, c'est une certaine idée de la littérature qui s'en va. Philippe Sollers y voyait une affaire à prendre très au sérieux, même la plus importante qui soit.

Il tenait la littérature pour la plus secrète matrice de notre monde, celle qui transcende les contingences du présent et éclaire les mystérieuses ruelles escarpées et zigzagantes de l'esprit humain, forcément vénitiennes pour cet amoureux de la Sérénissime et du Tintoret.

Sollers considérait que « l'existence est une illusion d'optique : la littérature est là pour la renverser. » Il avait compris mieux qu'un autre la valeur heuristique du roman. Elle l'habitait. Il y a consacré sa vie.

C'est-à-dire qu'il considérait vraiment la littérature comme le lieu de la vérité de l'être, au sens le plus heideggérien du terme qui soit, absolu, sans voile, tel qu'à

lui-même. En ce sens, Sollers était donc déjà d'une certaine façon à lui tout seul un personnage de roman, parlant depuis et avec les livres.

En y repensant, c'est d'ailleurs l'impression fascinante qu'il pouvait donner parfois par son style extrêmement libre, d'une virtuosité constante dans son usage du langage. L'air madré et exégète, il semblait en permanence être détenteur d'ésotérismes jubilatoires ou d'apocryphes précieux. Il paraissait appartenir à un infra monde et arpenter ses lignes de force en voyageur du temps.

Joueur et rieur, il aimait les masques

Sollers naquit Joyaux, ça ne s'invente pas. Il incarna cinquante ans durant, en tant qu'écrivain et éditeur, la figure radicalement solaire de l'homme de lettres germanopratin, érudit en diable et à l'élan vital débordant.

Deux traits de caractère foncièrement imbriqués pour celui qui s'était choisi pour pseudonyme quasi homophonique « tout entier art » en latin. Cela annonçait donc la couleur : chatoyante et intelligente, celle d'Éros et d'Hermès, des Lumières étincelantes du XVIIIe sa seconde patrie.

Sollers ou le perpétuel hymne à la joie, donc Mozart. Sollers ou le gai savoir, donc Nietzsche. Et tant d'autres : Dante, Voltaire, Casanova. Joueur et rieur, il aimait les masques et être où on ne l'attendait pas.

Cela avait démarré avec ses deux improbables parrains à tout juste 20 ans, et pas des moindres, Mauriac et Aragon, pour *Une curieuse solitude*, premier roman qui marqua son entrée en littérature. L'Église et le Parti. Sollers d'emblée Janus, tout à tour maoïste puis ultramontain.

Brouiller les pistes, toujours. L'art de la dissimulation, de l'esquive, du clair-obscur était chez ce lecteur averti des Jésuites, une seconde nature. Sa profession de foi.

La guerre de Sollers, celle du goût comme il l'avait nommée, se voulait souterraine et subversive, à la fois patiente à travers l'édition dont il fut le condottiere au Seuil puis à « la Banque centrale » Gallimard, soudainement éclatante et gentiment machiavélique à travers les médias dont il fut l'enfant chéri (*Apostrophes, Le Monde des Livres*).

Mais une guerre qui était aussi et surtout exigeante. Sollers a été un véritable stakhanoviste. Et pour cette raison, son œuvre restera. Il a publié et fait publier plusieurs centaines de livres. Il y eut bien sûr aussi les revues, fondamentales.

D'abord *Tel Quel* avec Jean-Edern Hallier au Seuil. Haut lieu expérimental de rencontre entre l'avant-garde et les classiques qui fédéra notamment Roland Barthes, Michel Foucault, Jacques Derrida, Francis Ponge. L'époque qui s'y reflétait était au maoïsme, à la psychanalyse et au structuralisme.

Puis vint *L'Infini* chez Gallimard avec ce même souci d'exploration esthétique, frondeur et précurseur au risque de fréquenter les infréquentable. La moraline ce n'était pas le genre de Sollers. Il eut le courage de regarder en face certains astres noirs de la littérature, qu'il s'agisse de Céline, de Sade, d'Artaud, de Bataille et d'autres antimodernes. Certainement pour mieux voir le monde ? Pari réussi.

Sollers fut à lui seul le centre de gravité de la vie littéraire et des idées des cinquante dernières années. Ce n'est pas rien et ce n'est pas si fréquent. Vite, la Pléiade pour le divin Sollers !

Alexandre Folman